

Lori Saint-Martin : *L'autre lecture : La critique au féminin et les textes québécois, Tome II*

Katharine Conley

Volume 8, Number 2, 1995

Théorie, méthode, pratique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057859ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057859ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Conley, K. (1995). Review of [Lori Saint-Martin : *L'autre lecture : La critique au féminin et les textes québécois, Tome II*]. *Recherches féministes*, 8(2), 183–185.  
<https://doi.org/10.7202/057859ar>

étonnant que, dans la forme de cet ouvrage, la présence des femmes soit absorbée par l'usage constant du masculin. Les auteures québécoises sont parfois perçues par leurs homologues européennes comme des avant-gardistes sur le plan de la féminisation des titres et des textes, mais l'ouvrage de Cresson aurait gagné dans ses efforts pour rendre visible les femmes et leur travail sanitaire profane si l'on avait féminisé le mode d'expression qui en rend compte.

*Bibiane Béland  
Étudiante de troisième cycle  
Département d'anthropologie  
Université Laval*

## Références

CRESSON, Geneviève

1991 «La santé, production invisible des femmes», *Recherches féministes*, 4, 1 : 31-44.

PARSONS, Talcott

1970 «Structure sociale et processus dynamique : le cas de la pratique médicale moderne» in Claudine Herzlich (dir.), *Médecine, maladie et société*. Paris et La Haye, Mouton : 169-191.

**Lori Saint-Martin (dir.)** : *L'autre lecture : la critique au féminin et les textes québécois*, t. II. Montréal, XYZ éditeur, 1994, 194 p.

*L'autre lecture* nous présente une excellente mise au point de la pensée et de l'écriture féministe actuelles. L'ensemble du recueil, une suite exemplaire au tome I paru en 1992, pourra servir d'outil pédagogique à quiconque souhaite diriger les étudiantes et les étudiants vers un seul texte comprenant à la fois les perspectives critique, historique et textuelle contemporaines. Réunissant treize auteures, l'ouvrage dirigé par Lori Saint-Martin est divisé en trois parties, ce qui contribue grandement à la clarté de la lecture. Les deux premières parties comportent un regroupement d'essais sur la théorie féministe et sur des textes de base des années 1970 et 1980, tandis que la troisième partie propose quelques aperçus pertinents sur les préoccupations des écrivaines et des critiques femmes et féministes de l'époque des années 1990, appelée «méta-» et non «post-» féminisme par Lori Saint-Martin.

Le centre d'intérêt du volume est peut-être le mieux exprimé par l'essai de Suzanne Lamy, «L'autre lecture», qui prête son titre au recueil. Il ouvre la première partie, intitulée «Théories de l'écriture et de la lecture au féminin», qui se termine avec une lettre intime adressée à «toi», «au compagnon qui sait si bien faire la sourde oreille» et qui consiste en un appel éloquent à l'autre (à «l'un» dans la vie patriarcale du Québec) à lire les femmes («À toi de venir vers moi» par Luce Irigaray, Sarah Kofman, Françoise Collin, Elena Belotti) et à quitter «ce manichéisme» qui sépare écritures et lectures d'une manière troublante pour l'autre aussi bien que pour l'un (p. 27-28). Au fait, ce ton intime annonce bien la troisième partie qui traite des écrivaines contemporaines plus «intimistes» qu'auparavant et qui, par conséquent, ont parfois été accusées (faussement d'après Saint-Martin, jugement auquel j'adhère) d'être postféministes et d'avoir oublié trop vite les gains du féminisme. Dans cette série d'essais, où le «je»

féminin est examiné dans le travail de Lise Gauvin sur «l'essai au féminin», nous retrouvons les femmes ayant absorbé, et non évacué, le féminisme. Comme le dit Saint-Martin dans sa conclusion : «Ainsi, les écrits métaféministes affirment autant leur enracinement que leur différence, suggèrent à la fois qu'ils vont plus loin et qu'ils accompagnent, écoutent, tendent la main» (p. 165).

Où en sommes-nous en tant que femmes? Nous nous trouverions dans une étape liminaire entre générations (d'écriture plus que d'âge) et centres d'intérêt. La partie centrale de l'ouvrage, intitulée «Au plus près du texte», traite de textes des années 1970 et 1980. Tous les genres sont présentés dans des lectures de textes admirables par Patricia Smart et Karen Gould (pour la fiction), par Barbara Godard (pour la poésie) et par Jane Moss (pour le théâtre). Ces essais peuvent servir d'introduction et de modèles à tous ceux et celles qui cherchent à connaître l'œuvre des femmes au Québec depuis les années 1970. La nouvelle génération d'écrivaines au Québec, par contre, sujet de la troisième partie, «Genres, mouvements, tendances», est moins facile à définir comme féministe dans le sens polémique où l'était France Théoret ou Nicole Brossard, par exemple. Les auteures qualifient ce nouveau style de féminisme «absorbé», selon les propos de Louise Dupré au sujet de Denise Desautels, qui «a contribué à faire avancer la pensée féministe en la décentrant» (p. 157). La troisième partie comprend plusieurs lectures : Lucie Lequin se penche sur le côté «plurivoque» de l'écriture récente dans l'œuvre de Tiziana Beccarelli Saad, Ying Chen et Gloria Escomel, tandis que Luise von Flotow examine l'érotisme hétérosexuel dans l'œuvre d'Anne Dandurand.

Si le travail du féminisme français des années 1970 a trouvé sa prolongation la plus complète au Québec, où l'écriture au féminin a pris la place de l'écriture féminine, cela ne veut pas dire que la production des femmes doit toujours être considérée à part, à côté de celle des hommes. Le présent volume est animé par le désir de consolider la place de la femme dans le paysage littéraire québécois dans toute sa spécificité. En effet, les écrivaines contemporaines retiennent des liens avec le féminisme d'il y a 20 ans, mais intégrés dans un «métaféminisme» qui cherche plutôt à inclure qu'à accentuer les divisions. Comme le souligne Saint-Martin dans l'introduction : «On ne recherche pas le ghetto, la différence à tout prix; au contraire, sont prisés les échos, l'ouverture, la pluralité des voix» (p. 14).

Pour ma part, je trouve convaincant cet argument d'essayer de communiquer à travers les divisions et de tenter d'éviter ce que Saint-Martin nomme «la vieille dichotomie» (p. 19). Dans mes cours sur l'écriture des femmes d'expression française, j'inclus les Québécoises, de même que j'étudie les écrivaines dans tous mes cours de littérature. Malgré le fait qu'il faut continuer à résister à l'appropriation des voix des femmes par la littérature dominante, à la longue les divisions pourraient faire plus de mal que de bien aux écrivaines. Grâce à une collection d'essais telle que celle-ci, nous pourrions éviter ce danger dans nos cours et continuer à reconnaître la distinction du féminisme (des féminismes) parmi les voix multiples qui résonnent dans la littérature québécoise des années 1990. Effectivement, la collection de textes que proposent Lori Saint-Martin et ses collègues servira d'introduction aussi bien à la pensée féministe québécoise qu'à l'écriture des années 1980. Cet ouvrage pourra jouer un rôle dans une prise de conscience qui cherche la transcendance d'une

mentalité séparatiste entre les sexes dans l'écriture, sans pour autant occulter la place des femmes dans le paysage de la littérature québécoise contemporaine.

*Katharine Conley*  
*Département de français et d'italien*  
*Dartmouth College*

**Micheline Dumont** : *Les religieuses sont-elles féministes?* Montréal, Bellarmin, 1995, 204 p.

La question peut paraître étonnante de prime abord. La réponse circonstanciée qu'en donne Micheline Dumont dans un ouvrage publié récemment aux Éditions Bellarmin nous amène à découvrir que, en dépit de prises de position souvent mitigées de la part des religieuses à l'endroit du féminisme, l'adhésion aux valeurs que le mouvement véhicule est en quelque sorte devenue «une option incontournable pour les religieuses» (p. 175). La démonstration qu'en propose l'auteure est éloquente et éclairante.

S'appuyant sur des données historiques fort bien documentées et sur un large éventail d'études monographiques et sociologiques, M<sup>me</sup> Dumont nous rappelle d'abord que les religieuses sont «des femmes» et qu'il faut les considérer comme telles si on veut comprendre leur situation dans l'Église et dans la société.

C'est le point de vue qu'elle a elle-même adopté et qui lui sert de fil conducteur tout au cours d'une analyse sociohistorique qui lui permet de mettre en lumière le rôle irremplaçable exercé au Québec par les congrégations religieuses de femmes dans l'éducation des filles, les modes de gestion étonnamment efficaces qui leur ont permis de traverser les situations les plus difficiles, les fonctions sociales multiples qu'elles ont accomplies au service des femmes, des enfants, des malades, des personnes plus démunies, leur prise de parole récente quant à leur engagement en tant que femmes soucieuses d'apporter leur contribution au sein d'un monde en pleine mutation.

Quelques chapitres sont la reprise, avec un certain nombre d'ajouts et de modifications, de textes déjà publiés dont certains sont actuellement épuisés ou introuvables. Les premier, deuxième et quatrième chapitres sont en partie ou en totalité inédits. L'ensemble de l'ouvrage s'applique à dégager «le rapport ambigu qu'il est possible d'établir entre le féminisme et la vocation religieuse féminine» (p. 17).

L'auteure reprend pour cela une hypothèse qu'elle avait déjà formulée dans le rapport qu'elle avait rédigé à la demande de la Commission Royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada, à savoir «que la vocation religieuse a pu représenter pour les femmes une possibilité d'exercer des fonctions inédites dans la société civile, et des postes de grande responsabilité, voire une voie d'accès pour réaliser les aspirations des femmes».

Cette hypothèse se trouve d'ailleurs largement confirmée dans le deuxième chapitre qui illustre de quelle façon, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les communautés religieuses de femmes «ont joué un rôle de premier plan dans la fondation spirituelle et matérielle de la colonie» (p. 25), comment des religieuses ont assumé, en Nouvelle-France, la plupart des tâches liées à l'éducation et à la charité publique, comment, dans l'exercice de diverses fonctions qui leur étaient